

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication hebdomadaire illustrée, paraissant tous les samedis

V. L. I. No. 13

MONTREAL, SAISON, 31 AOUT, 1895.

LE NO. 3 CLMTR.

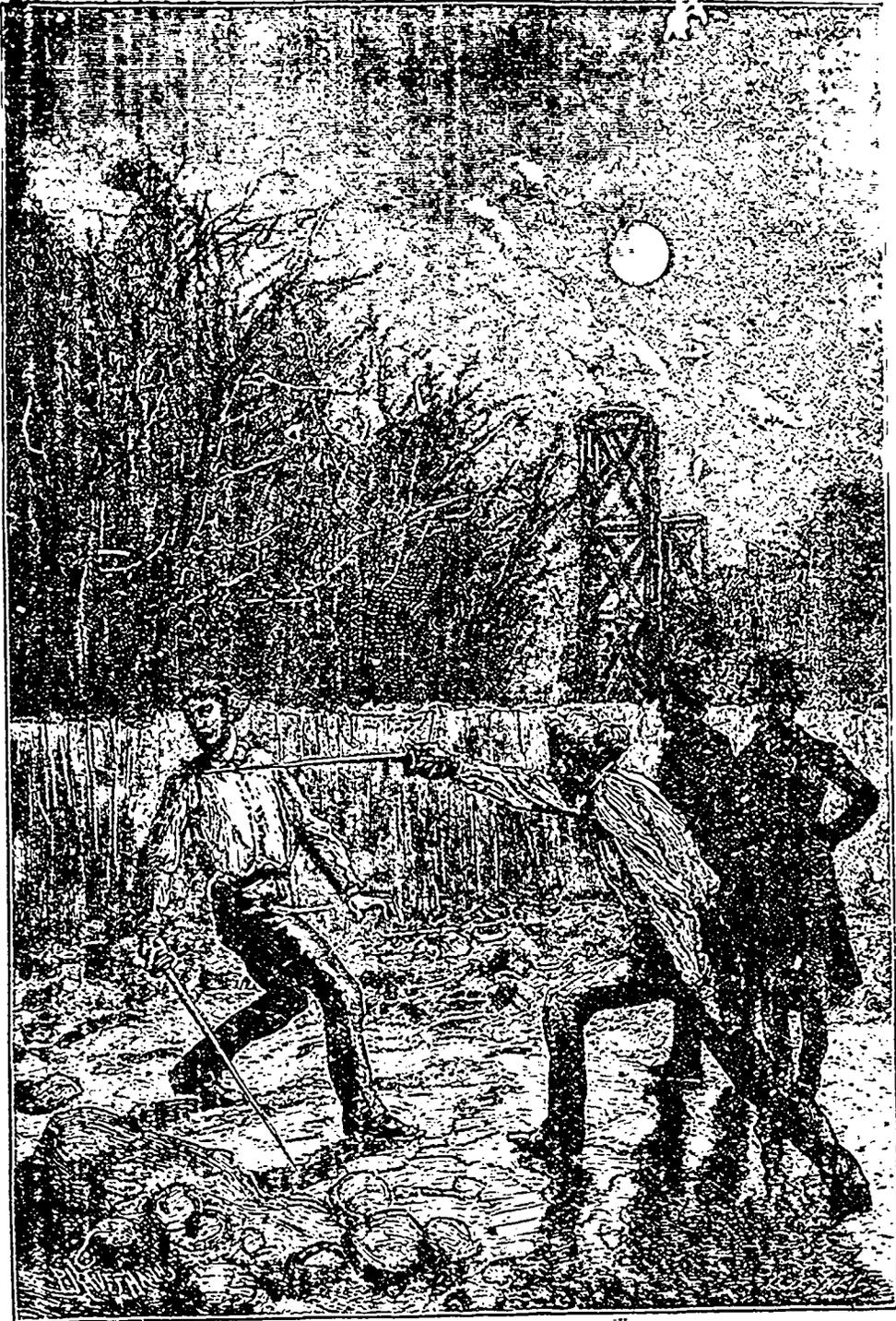
LES
D
R
A
M
E
S
D
E
M
A
R
C
H
E



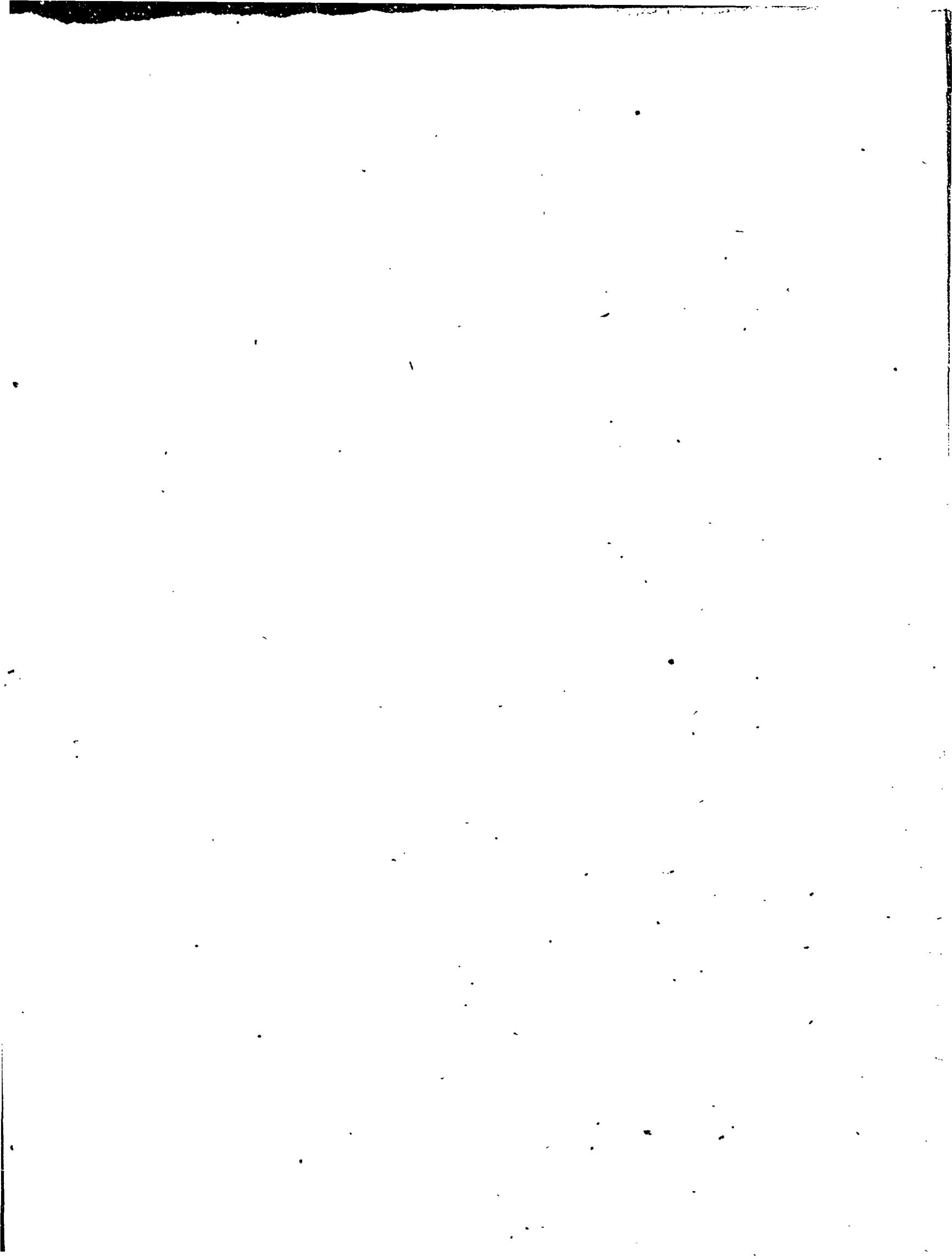
R
O
C
A
M
B
O
L
E

HEUREMENT PARTIE

LE CLUB DES VALETS-DE-COEUR



Alors, rapide comme la foudre, l'épée de Rocambole siffla comme un reptile ..



— Messieurs, dit-il en souriant, je ne passe jamais deux fois. La taille sera hachée, vous verrez. Je suis un vrai jettatore !
M. le vicomte de Cambolh se trompait. Il débuta par un refait d'as.

— Bravo ? dit-on.

— Alors, fit-il négligemment, qui veut de mes quatre louis ? C'est de l'argent sûr.

Les quatre louis furent tenus, le vicomte gagna.

— C'est bien extraordinaire, dit-il.

Et il passa trois fois encore et arriva à soixante louis.

— Bravo ! dit une voix, celle de l'Anglais sir Arthur.

— Valet et valet ! répliqua presque aussitôt le banquier.

Et il dit en souriant :

— Ma parole d'honneur ! cela ne m'est jamais arrivé, et, pour la rareté du fait, je ne veux pas passer la main. Je tiendrai tout ce qu'on voudra. Il y a, messieurs, cent vingt-huit louis au moins, et plus même si vous voulez.

En parlant ainsi, le vicomte tira une jolie bourse à travers les mailles de laquelle on vit blanchir quelques chiffons de la banque et étinceler des pièces d'or, et il la plaça devant lui.

— Banco ! dit une voix à l'extrémité de la table.

Le vicomte leva la tête et regarda.

C'était M. Fernand Rocher qui, son portefeuille à la main venait de tenir le banco.

Alors Rocambole, qui tenait les cartes à sa main, les posa froidement sur la table.

— Je passe la main, dit-il.

Et l'accent dont il revêtit ces trois mots fut d'une impertinence si glacée, si dédaigneuse, que le rouge monta au visage de Fernand Rocher.

— Monsieur, cria-t-il, que signifie ?...

— Pardon, monsieur, dit Rocambole en remettant les cartes à son voisin de droite, qui était précisément le baronnet sir Williams, sous les traits couleur brique de sir Arthur Collins, j'use simplement de mon droit, je passe la main.

— Cependant, observa Fernand Rocher se contenant avec peine, il y a dix secondes, vous annonciez que vous ne passeriez pas la main.

— Monsieur, dit tranquillement le vicomte de Cambolh, j'ai réfléchi.

Et il quitta la table de jeu, où cet incident avait jeté un certain émoi.

Mais les joueurs une fois attablés ne se troublent point pour si peu. D'ailleurs, à tout prendre, Rocambole avait usé de son droit, et ce droit se trouva justifié par l'événement, car la banque passée perdit au premier coup dans les mains de sir Arthur.

— Il a eu du nez ! dirent quelques joueurs. On a des pressentiments.

— Moi, ajouta un autre, je suis fait ainsi, je tiendrai tout ce qu'on voudra avec de certaines personnes, et rien contre telle ou telle figure.

En ce moment, le baronnet sir Williams regarda d'un air significatif le jeune comte de Château-Mailly, qui était assis auprès de lui. Le comte tressaillit et comprit que c'était là la provocation dont lui avait parlé le gentleman.

Il se pencha à son oreille et lui dit :

— Quel est ce jeune homme qui vient de passer la main ?

— C'est le vicomte de Cambolh.

— Et l'autre ?

— L'autre, dit sir Arthur tout bas, c'est M. Fernand Rocher, le mari de cette jeune femme que vous avez fait valser tout à l'heure, comprenez-vous ?

— Oui... murmura le jeune comte, dont le cœur se prit à battre d'une soudaine émotion.

X

Cependant, M. Fernand Rocher avait, à son tour, quitté la table de jeu et avait suivi le comte de Cambolh.

Celui-ci était allé s'asseoir dans un petit salon à peu près désert.

Fernand s'approcha et le salua gravement. Le vicomte lui rendit son salut du bout des doigts.

— Pardon, monsieur, lui dit Fernand, me ferez-vous l'honneur de me donner une explication ?

— Volontiers, monsieur.

Et le vicomte braqua son lorgnon sur son œil gauche et cligna son œil droit.

— Monsieur, reprit Fernand irrité de cette impertinence nouvelle, pourriez-vous m'apprendre en quel lieu vous jouez ordinairement le lansquenet ?

— Dans le monde, monsieur, dit sèchement Rocambole.

— Dans lequel ? demanda Fernand, prenant à son tour un air dédaigneux.

Le vicomte passa son lorgnon de l'œil gauche à l'œil droit et répondit :

— C'est probablement, monsieur, dans celui où j'ai l'honneur de vous rencontrer.

— Monsieur, murmura Fernand exaspéré, je suis étonné en ce cas de m'y trouver moi-même, car le monde où l'on vous rencontre ne doit pas être le vrai monde.

— C'est précisément, répondit Rocambole toujours froid et railleur, ce que je me suis dit tout à l'heure en vous entendant me faire banco. Je me connais en physionomies, monsieur, et comme le jeu est pour moi une sorte de bataille, quelque chose comme un duel, j'ai l'habitude, avant de... me battre, d'examiner mes adversaires.

— Ah ! fit Fernand en pâlisant, et...

— Je vous ai regardé, monsieur...

— Eh bien ?

— Eh bien, mais, dit lentement Rocambole, il paraît que je n'ai point été satisfait de l'examen, puisque j'ai refusé... le combat.

Et Rocambole se prit à rire au nez de son interlocuteur.

Alors Fernand, hors de lui, saisit le bras du vicomte.

— Votre carte, monsieur ? lui dit-il. Demain à sept heures au bois de Boulogne...

— Monsieur, répliqua tranquillement Rocambole, je vous ferai observé qu'avant de demander leur carte aux gens, on commence par leur donner la sienne.

— C'est juste, dit Fernand qui lui jeta sa carte au nez.

Rocambole la prit, braqua dessus son lorgnon et lut :

M. FERNAND ROCHER,

5, rue d'Isly.

Un sourire plein d'ironie plissa alors la bouche de l'élève du baronnet sir Williams.

— Mon cher monsieur, dit-il, je suis Suédois, je me nomme le vicomte de Cambolh, et, dans mon pays, les gentilhommes ne se battent jamais avec les bourgeois. Cependant, comme nous sommes en France...

— Assez, monsieur, interrompit froidement le vicomte de Cambolh, je compte trouver, en sortant d'ici à cinq heures du matin, ma chaise de poste, y monter, et prendre la route d'Italie. Si vous avez quelque envie de vous battre, sortons sur-le-champ. Nous trouverons des épées et un terrain à deux cents pas d'ici.

— Soit, répondit Fernand.

— Par exemple, reprit Rocambole, si vous avez une femme ici, vous feriez bien de la prévenir que vous sortez pour quelques heures.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne rentrerez pas... Je compte bien vous tuer.

Fernand haussa les épaules.

— Venez, monsieur, dit-il.

— Monsieur, dit Rocambole en quittant avec lui le petit salon, il est deux heures du matin, et, à moins d'aller à mon cercle ou au vôtre, je crois que nous ferons fort bien de chercher ici des témoins.

— Comme vous voudrez, répondit Fernand.

Or, Fernand, qui venait pour la première fois chez le marquis de Van-Hop, n'y recontra précisément aucun de ces amis intimes à qui on peu demander le service dont il avait besoin en ce moment; il était donc assez embarrassé, lorsqu'il se trouva face à face avec le major Cardon.

La physionomie ouverte et la tournure militaire du major séduisirent Fernand.

Il s'approcha de lui et lui dit :

— Vous avez été militaire, monsieur ?

— Toute ma vie, monsieur.

— Alors, peut-être ne me refusez-vous pas un léger service ?

— Parlez, monsieur, dit courtoisement le major.

— Monsieur, reprit Fernand, je viens d'être grossièrement insulté. Mon adversaire part demain matin, au point du jour, et il ne consent à me donner satisfaction qu'à la condition que le combat aura lieu tout de suite.

— Vous désirez sans doute que je vous sers de témoin ? demanda le major avec un air de naïveté qui excluait le soupçon qu'il se trouvait là tout exprès, et s'attendait par avance à jouer ce rôle.

— Précisément, monsieur, bien que je n'aie point l'honneur d'être connu de vous.

— Monsieur, répondit le major, je suis un ami du maître de cette maison, et je sais ce que valent les gens qu'on y rencontre. Je suis à vos ordres.

Et le major s'inclina.

Tandis que Fernand trouvait un témoin, M. le vicomte de Cambail cherchait le sien dans la salle de jeu.

Le vicomte, on le devine, n'avait songé à personne autre qu'à sir Arthur Collins. Il s'approcha donc de la table du lansquenet.

Mais l'Anglais n'y était plus, et Rocambole ne le rejoignit que dans la salle du bal, où il causait, dans une ombraie de croisée, avec un petit vieillard connu, que nous allons reconnaître sans doute pour une ancienne connaissance.

Ce petit vieillard, qui portait une jolie perruque blonde, avait les yeux abrités par des conserves bleues, un gilet de nan-kin, un pantalon noir, un habit bleu boutonné à la Berryer et une immense cravate blanche dans laquelle sa tête ronde et son visage très coloré disparaissaient à demi.

Propret et silencieux d'ordinaire, on le voyait à peu près partout où il y avait des bals et des fêtes. Il s'asseyait dans un coin, regardait danser toute une nuit sans mot dire, et s'en allait, sur un signe des personnes qui l'avaient accompagné, avec sa soumission d'un enfant.

Dans le monde où il allait, ce petit vieillard avait la réputation d'être fou.

Mais sa folie était si douce, si inoffensive, que partout on le recevait avec plaisir. Cette folie, disait-on, provenait d'un chagrin d'amour, et voici qu'elle était la version qui courait les galons de Paris où on le rencontrait.

Père de famille, occupant une haute position administrative, le petit vieillard avait aperçu, il y avait quelques années, une jeune fille dont la remarquable beauté l'avait frappé à ce point, qu'il en était devenu éperdument amoureux.

Cet amour, d'autant plus insensé que la jeune fille, honnête et vertueuse, avait épousé, peu de temps après, un brave ouvrier, l'avait conduit à la folie, et il était persuadé qu'il avait inspiré une si violente passion à la jeune fille, qu'elle en était morte.

Il en était resté pour lui une mélancolie profonde et qui se

manifestait de temps à autre par un soupir, mais jamais par une plainte.

Or, ce fou, ce petit vieillard à l'habit bleu, nous l'avons tous connu, c'était M. de Beaupréau.

M. de Beaupréau, que sa femme et sa fille adoptive avaient retrouvé, il y avait un an environ, dans une maison de fous de la province, non loin de son pays natal, à Saint-Remy.

Qu'on nous permette à ce sujet une digression de quelques lignes et un coup d'œil rétrospectif vers la première partie de cette histoire.

M. de Beaupréau, on s'en souvient, avait été surpris par Léon Rolland dans la maisonnette du parc de Bougival, et l'ouvrier était arrivé juste assez à temps pour sauver sa fiancée et arracher Cerise aux violences du chef de bureau.

Que s'était-il passé alors entre lui et M. de Beaupréau, tandis que M. de Kergaz, sur les indications de Cerise défallante, volait au secours de Jeanne, qui se débattait aux mains de sir Williams ?

Cerise, vaincue par le narcotique, n'avait point tardé à tomber à la renverse, si bien que Léon, effrayé, la crut morte et perdit la tête à ce point, qu'il oublia M. de Beaupréau. Celui-ci retrouva un peu de présence d'esprit et s'esquiva.

A partir de ce moment, on ne l'avait plus revu, et il était probable qu'il avait rejoint sir Williams, qui, lui aussi, disparut pendant cette nuit-là.

Du reste, l'indignation de madame de Beaupréau et d'Hermine était telle, elles avaient un si grand mépris du misérable, qu'elles ne firent aucune démarche pour s'enquérir de ce qu'il était devenu.

Cependant, au bout de trois années, Hermine, à présent madame Fernand Rocher, reçut une lettre de la province qui l'étonna profondément.

Cette lettre, datée de Saint-Remy, en Provence, était signée du directeur de l'hospice des aliénés de cette ville; elle apprenait à madame Rocher que son père, dont on était parvenu, non sans peine, à constater l'identité, se trouvait au nombre des pensionnaires de l'hospice, et que sa folie, douce et calme, n'était aucunement dangereuse.

Madame de Beaupréau et sa fille, en apprenant l'infortune du misérable, lui pardonnèrent, et montèrent en chaise de poste pour l'aller chercher.

M. de Beaupréau était parfaitement fou, et dans l'impossibilité de dire ce qui lui était arrivé et ce qu'il avait fait depuis trois années.

Alors, la mère et la fille, voyant dans ce châtement la main de Dieu, rouvrirent leurs bras au vieillard et le ramenèrent à Paris. Dès lors, M. de Beaupréau reprit sa place au foyer de la famille, et se trouva, pour ainsi dire, métamorphosé.

L'homme acariâtre, bilieux, avare, qui tourmenta sa femme pendant quarante années, avait, comme par enchantement, fait place à un vieillard doux, affectueux, au sourire mélancolique.

On n'aurait jamais reconnu en lui le Beaupréau des anciens jours, si parfois le nom de Cerise ne fût venu errer sur ses lèvres.

Ce nom était le seul lien qui semblât l'attacher au passé.

Hermine s'était prise à l'aimer; Fernand et elle l'emmenaient toujours avec eux dans le monde.

Quelquefois même, si une affaire importante empêchait le jeune mari d'accompagner sa femme, il la confiait sans répugnance à M. de Beaupréau, lequel n'était fou que lorsqu'il parlait de Cerise, et se montrait fort raisonnable en toute autre chose.

Il n'avait qu'une manie, celle de s'habiller parfois comme les infirmiers de la maison de fous.

C'était donc avec M. de Beaupréau que causait l'Anglais sir Arthur Collins, ou, si vous l'aimez mieux, le baronnet sir Williams.

— Beau-père, disait le baronnet, avouez que vous ne m'auriez jamais reconnu sous ce costume, et avec ma face de Peau-Rouge.

— J'en conviens, répondit le Beaupréau; mais convenez aussi, mon digne gendre *in partibus*, que je me suis conduit assez bien depuis que je suis rentré dans ma chère famille.

— D'accord, papa, vous jouez votre rôle à merveille.

— N'est-ce pas? fit le Beaupréau avec un mouvement de légitime orgueil. Oh! comme nous leur avons bien donné le change, hein?

— L'histoire de Saint-Remy est parfaite... Ah! mon cher monsieur de Beaupréau, murmura sir Williams en riant, on voit bien que vous n'avez pas renoncé à Cerise.

— Certes, non, mon gendre.

— Vous avez raison, papa. Il n'y a que les imbéciles qui renoncent à quelque chose, et les mauvais joueurs qui s'arrêtent à la première partie.

— Ah! fit le vieillard, dont le regard devint brillant derrière ses lunettes bleues, nous avons perdu une belle manche! Dix minutes de plus, j'enlevais la petite.

— Bah! fit sir Williams, patience; aux derniers les bons! Nous aurons notre revanche, papa.

— Ainsi, murmura le Beaupréau, vous croyez...

— Je crois que si vous êtes gentil, et que vous faissiez tout ce que je vous demande, je parviendrai à vous ménager quelque jour un moment d'entretien avec Cerise, dans quelque solide maison de son mari ne pourra pas enfoncer les portes.

— Ah! fit le Beaupréau avec un accent de joie profonde et ornelle.

— *My dear*, continua le baronnet, qui veut la fin veut les moyens. Grâce à mon imaginative, vous êtes rentré dans vos pénates, on vous y a reçu à bras ouverts, on vous y traite comme un coq en pâte, et comme tous vous croient ou, personne n'a la moindre défiance de vos actions.

— Eh bien?

— Eh bien! voilà une situation dont il faut tirer parti, vertueusement! et, dès ce soir, je vous nomme mon lieutenant pour une petite opération que j'ai conçue.

— Voyons? fit le Beaupréau.

— Aimez-vous beaucoup votre gendre?

— Fernand? Ah! le monstre! murmura l'ex-chef de bureau, si je pouvais l'étrangler!

— Seriez-vous bien aise qu'il eût... des malheurs?

— J'en serais ravi.

— Très bien! Alors, regardez.

Et sir Williams montra à M. de Beaupréau le jeune comte de Château-Mailly assis auprès d'Hermine.

— Un beau garçon, ma foi! murmura le prétendu fou.

— Il va venir causer avec vous tout à l'heure. Il se nomme le comte de Château-Mailly, et prétendra vous avoir connu beaucoup. Comme vous êtes fou, cela n'a rien d'extraordinaire pour lui. Vous feindrez de le reconnaître, et le présenterez officiellement à votre fille. Demain, je vous donnerai de plus amples instructions.

Et, comme le faux sir Arthur vit venir à lui Rocambole, il laissa M. de Beaupréau dans l'embrasure de la croisée.

— C'est fait, lui dit Rocambole. Notre homme me suit.

— Oh! yes! fit le baronnet.

Et il suivit à son tour M. le vicomte de Cambelin, qui s'esquivait hors du salon.

En route, sir Williams rencontra le comte de Château-Mailly.

— Vous voyez, lui dit-il tout bas, ce petit monsieur qui a un habit bleu et un gilet de nankin?

— Oui, dit le comte.

— Et bien! c'est le père.

— Allez-vous me présenter?

— Non, vous vous présenterez fort bien vous-même. Ce bonhomme est fou. Une de ses mains consiste à croire reconnaître tout le monde. Allez à lui, appelez-le par son nom; il s'appelle M. de Beaupréau et a été chef de division aux affaires étrangères. Dites-lui que vous l'avez beaucoup connu dans le monde,

il y a trois ou quatre ans. Il sera ravi, vous appellera son cher ami et vous introduira chez la belle.

— C'est bien, dit le comte; j'y vais sur-le-champ.

Pendant ce temps, Fernand s'approchait de sa femme et lui disait:

— Ma chère amie, ne m'en voulez pas, je vais quitter le bal, où vous vous amusez, et vous laisser sous la tutelle de M. de Beaupréau.

— Comment! dit Hermine d'un ton boudeur, vous partez?

— Oh! je serai entré à l'hôtel dans une heure au plus tard... du moins je l'espère.

— Vous... l'espérez? fit la jeune femme inquiète. Mon Dieu! que vous arrive-t-il?

Fernand se prit à sourire:

— Rassurez-vous, dit-il, j'ai une bonne œuvre à faire... Vous savez que je ne m'appartiens pas toujours.

Ce mensonge coûtait à Fernand Rocher; mais il le dispensait de toute autre explication et lui permettait de quitter le bal sans alarmer sa jeune femme.

Il s'approcha de M. de Beaupréau et lui dit:

— Papa, vous reconduirez Hermine, n'est-ce pas?

— Oui, fit le petit vieillard d'un signe.

Le vicomte de Cambelin et son témoin étaient déjà sur la première marche du perron, et Fernand se hâta de les rejoindre en compagnie de M. le major Carden.

Ce fut après que Fernand Rocher eut quitté le bal, que le jeune comte de Château-Mailly s'approcha de l'ancien chef de bureau aux affaires étrangères.

— Bonjour, monsieur de Beaupréau, lui dit-il en souriant et d'un ton dégagé.

M. de Beaupréau, le regarda, parut un moment étonné, puis se frappa le front.

— Pardonnez-moi, mon cher ami, dit-il, mais j'ai une mémoire déplorable; j'oublie toujours les noms de mes plus intimes.

— J'en étais jadis, fit le comte en lui prenant familièrement la main et la serrant. Ne connaissez-vous pas votre jeune ami d'il y a deux ou trois ans?

— Oh! si fait... si fait... Mais... le nom?

— Le comte de Château-Mailly.

— Parbleu! s'écria M. de Beaupréau, qui décidément était devenu très bon comédien à l'école de sir Williams, je ne connaissais que vous, mon très cher...

Et il lui serra les deux mains.

Alors M. de Château-Mailly s'efforça de persuader au prétendu fou qu'ils s'étaient rencontrés cent fois et dans tous les mondes, et M. de Beaupréau continua à se montrer empressé, affectueux.

Cette comédie, l'œuvre du génie de sir Williams, se trouva ainsi jouée de la meilleure foi du monde.

— Mais, dit tout à coup M. de Beaupréau, vous avez fait danser ma fille tout l'heure?

— Votre fille? fit ingénument le comte.

— Sans doute, ma fille, cette dame avec qui vous causiez tantôt, là-bas.

— En vérité! une femme belle et charmante. C'est votre fille?

— Oui, madame Fernand Rocher.

— Alors, dit le comte, faites-moi un plaisir, présentez-moi.

— Volontiers, venez.

Et le petit vieillard à lunettes bleues reprit le comte par la main.

Ils se croisèrent avec madame Malassis.

La veuve, après avoir échangé mainte oillade avec le vieux duc de Château-Mailly, s'appretait à quitter le bal.

Le duc, qui, sans doute attendait ce moment avec impatience et se trouvait à l'extrémité opposée du salon, se précipita et voulut fendre la foule pour offrir sa main à la belle veuve: mais

déjà madame Malassis et le jeune comte de Château-Mailly se trouvaient face à face.

La veuve était trop habile pour ne point sourire à celui qu'elle allait bientôt dépouiller de son héritage,

Le comte était trop homme du monde pour ne point saluer et sourire à son tour.

Mais dans son salut et son sourire, il perça comme un dédain ironique et nuancé d'impertinence.

— En vérité, mon cher comte, lui dit la veuve à l'oreille, il me semble que vous vous plaisez fort en la compagnie de ce petit vieux.

— Peut-être, madame.

— A-t-il de l'esprit ?

— Presque autant que vous.

— Ah ! vraiment ! minauda la veuve.

— Parole d'honneur ! il conte à ravir.

— En vérité.

— Et il me narrait tout à l'heure, là-bas, poursuivit le comte d'un ton moqueur, une histoire des plus amusantes.

— Vous me la redirez ?

— Oh ! c'est un peu long...

— Mais encore ?

— Eh bien, c'est l'histoire d'un vieillard plus que exagénénaire qui a la folie de se remarier... d'épouser une intrigante... et de déshériter sa famille à son profit.

Et le comte salua la veuve avec une rare impertinence et passa.

Pendant un moment, madame Malassis demeura pâle et presque suffoquée de tant d'audace.

Mais le vieux duc accourait, empressé, plus amoureux qu'on jamais.

Alors un sourire vint aux lèvres de la veuve.

— A nous deux, mon cher comte ! dit-elle.

XI

Le duc offrit sa main à la veuve et la conduisit jusqu'à sa voiture.

— Ne montez-vous pas ? lui dit-elle de sa voix la plus enchanteresse.

L'amoureux vieillard ne se le fit point répéter ; il s'élança avec une souplesse toute juvénile dans le carrosse et s'assit auprès de la veuve.

— Rue de la Pépinière, 40, dit-il au valet qui releva le marchepied et ferma la portière.

Madame Malassis attendait depuis fort longtemps, c'est-à-dire depuis le moment où le neveu du duc l'avait si impertinemment lorgnée, cette occasion de tête-à-tête avec son vieil adorateur.

— Mon cher duc, lui dit-elle au moment où le carrosse sortait de la cour, il y a réellement trop près de l'allée des Veuves à la rue de la Pépinière.

— Vous trouvez, chère âme ?

— Oui, aujourd'hui, du moins.

Le duc prit la main de la veuve et la baisa galamment.

— Vous êtes charmante, dit-il.

Mais madame Malassis allait droit au but :

— Trêve de compliments, dit-elle.

Et elle ajouta :

— Ordonnez donc à votre cocher de remonter l'avenue des Champs-Élysées, de sortir par la barrière de l'Etoile et d'aller jusqu'à Neuilly. La nuit est tiède, et j'ai une horrible migraine que le grand air dissipera.

— Vos désirs sont des lois, répondit le duc, qui transcrivit au cocher, par l'intermédiaire du valet de pied, les volontés de la veuve.

— Maintenant, reprit madame Malassis, permettez-moi, mon cher duc, de profiter de cette heure d'entretien que nous

allons avoir pour vous donner une nouvelle qui vous étonnera peut-être...

— Oh ! oh ! fit le duc, vous m'intriguez.

— Cette nouvelle est celle de mon départ.

Madame Malassis avait articulé ces quelques mots avec un accent naturel et calme qui, cependant, produisit sur M. de Château-Mailly un foudroyant effet, et pendant dix secondes il demeura comme suffoqué et dans l'impossibilité de faire un geste ou de prononcer un mot qui peignît sa douloureuse stupéfaction.

— Oui, mon cher duc, reprit la veuve, je pars... demain matin.

— Vous... partez... murmura enfin M. de Château-Mailly avec l'accent d'un homme privé de sa raison. Pourquoi ? où allez-vous ?

— Je pars pour des raisons à moi connues, et ne puis dire le but de mon voyage.

Et madame Malassis ajouta en souriant :

— Vous voyez, mon pauvre duc, que vous n'êtes pas heureux dans vos questions. Précisément je n'y puis répondre.

— Macame, balbutia le vieillard saisi d'un tremblement nerveux subit et dont la voix s'altéra d'une manière effrayante, voulez-vous me tuer.

— Et il appuya sur ce dernier mot avec une intonation si vraie, que madame Malassis en tressaillit et comprit jusqu'à quel point elle était aimée.

— Moi, vous tuer... mon ami... dit-elle, êtes-vous fou ?

— Oh ! peut-être oui, je ne sais pas ; mais, au nom du ciel, Laure, ne me faites plus de ces atroces plaisanteries.

— Mon cher duc, répondit la veuve, je ne plaisante nullement. Mais je vous vois si étourdi, si stupéfait de la nouvelle de mon départ, que je ne puis avoir la cruauté de vous en cacher le motif.

— Ainsi... vous partez ?...

— Oui, demain matin.

— Et... où allez-vous ?

— Chut ! vous le saurez plus tard...

— Mais enfin... c'est peut-être un voyage de huit jours...

— Non, c'est un voyage d'un an ou deux, et je veux bien vous le dire, je vais en Italie.

M. de Château-Mailly croyait être en proie à un horrible rêve et se sentait défaillir.

— Je pars, poursuivit la veuve, pour me faire oublier un peu... à Paris.

— Vous... faire... oublier ?

— De vous, d'abord, dit-elle froidement.

Et comme le vieillard demeura frappé de stupeur et ne trouvait plus un mot à répondre, madame Malassis continua :

— Quand une femme est compromise, comme moi, lorsqu'elle a commis une faute, si cette faute parvient au grand jour et demeure irréparable, cette femme n'a plus qu'une chose à faire, c'est de quitter le monde et de se tuer... Et c'est ce que je fais, mon cher duc.

— Laure, Laure, balbutia le vieillard, devenu plus tremblant et plus timide qu'un enfant... au nom du ciel, expliquez-vous !

— Comment ! dit-elle avec une véhémence subite, vous ne comprenez pas ? Vous ne comprenez pas qu'il y a eu pour moi un jour fatal et maudit, où je me suis trouvée veuve, isolée, sans appui, considérant le monde à travers ma douleur, et le voyant semblable à une vaste solitude ? Qu'alors je vous ai rencontré, que j'ai eu la faiblesse impardonnable d'accepter d'abord cette amitié que vous m'offriez avec un si noble désintéressement.

La veuve s'arrêta comme dominée par son émotion.

M. de Château-Mailly se précipita sur ses mains et les porta à ses lèvres avec passion.

— Mon Dieu ! reprit-elle, j'ai été faible... j'ai été coupable... vous m'avez fait des promesses auxquelles j'ai eu le tort de croire, en ma naïveté... Hélas ! je paye trop chèrement aujourd'hui

les suites d'une heure d'erreur pour ne point prendre un parti.

— Mais... madame... murmura le duc d'une voix entrecoupée, les promesses que je vous ai faites... je les tiendrai....

— Il est trop tard, monsieur, dit-elle d'un ton sec.

— Trop tard ! ...

— Oui, car tout Paris aujourd'hui... Mon Dieu ! je l'ai bien vu ce soir... chez la marquise... et votre impertinent neveu me l'a bien fait sentir...

— Mon neveu ! exclama le duc avec une colère subite.

— Oui, répondit-elle. Votre neveu m'a laissé entendre, le plus impertinamment du monde, que j'étais... Oh ! non, s'interrompit-elle en fondant en larmes... jamais je n'oserai prononcer ce mot.

— Madame, s'écria le vieux duc, affolé par cette douleur si naturellement jouée que tout le monde s'y fût trompé, mon neveu est un sot à qui j'apprendrai le respect qu'il doit à sa tante la duchesse de Château-Mailly.

Madame Malassis jeta un cri et tomba évanouie dans les bras de son vieil adorateur.

— Touche à l'hôtel ! cria M. de Château-Mailly au cocher.

Le cocher tourna bride, redescendit l'avenue des Champs-Élysées et gagna la place Beauvau, où se trouvait situé l'hôtel de Château-Mailly.

Madame Malassis était encore évanouie, et le vieux duc lui prodiguait inutilement ses soins lorsque le carrosse franchit la grille de l'hôtel.

À l'exception du suisse, du valet de chambre et d'un palefrenier, tous les domestiques étaient couchés à l'hôtel.

Il n'y eut donc que ces trois hommes qui virent M. de Château-Mailly rentrer chez lui avec une femme en robe de bal, évanouie, et qu'il paraissait beaucoup aimer, à en juger par sa figure bouleversée et ses exclamations de douleur.

— Le duc étouffait en parlant.

On transporta madame Malassis au premier étage, dans la chambre qu'avait longtemps occupée la feuée duchesse de Château-Mailly. Là, le duc, amoureux et hors de lui, prodigua de tels soins à la veuve, l'appela de noms si tendres et d'une voix si brisée, qu'elle se décida à ouvrir les yeux et à promener autour d'elle un regard étonné.

— Ah ! enfin ! murmura le vieillard avec une explosion de joie, enfin, vous m'êtes rendue !

Elle le regarda et jeta un cri :

— Mon Dieu ! dit-elle, où m'avez-vous conduite ? Mais parlez, expliquez-vous ?

— Vous êtes chez moi, dit le duc.

— Chez vous !

— Et elle se dressa épouvantée, et répéta avec l'accent de la folie :

— Chez lui ! je suis chez lui ! Ah ! je suis perdue !

— Vous êtes chez vous, madame, répéta le duc, chez vous et non plus chez moi, car, avant trois semaines, vous serez duchesse de Château-Mailly.

Madame Malassis jeta un nouveau cri, mais elle ne cru point cette fois, devoir l'avoir l'accompagner d'une nouvelle syncope.

— Non, non, dit-elle, cela n'est plus possible... Vous m'avez déshonorée.

Et comme il paraissait ne pas comprendre, la future duchesse lui dit avec amertume :

— Vous êtes fon et cruel, monsieur... car vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de me ramener ici en plein jour, au grand soleil, comme votre femme, après m'y avoir furtivement introduite de nuit, en présence de vos domestiques... Ah ! c'est alors reprit-elle avec une ironie pleine de désespoir et qui ac' ve de faire perdre la tête au vieux duc, c'est alors que votre neveu aurait le droit de dire nettement ce qu'il m'a laissé entendre aujourd'hui : " Mon oncle me vole son héritage en épousant sa maîtresse."

Et madame Malassis, qui avait calculé l'effet de ces paroles et leurs conséquences les plus fâcheuses, se leva avec la

dignité d'une reine offensée, s'enveloppa dans sa robe et se dirigea qu'elle aperçut sur une chaise, et salua le duc de la main :

— Adieu, monsieur... dit-elle, vous m'avez perdue... Je vous pardonne...

Elle fit deux pas et ajouta avec un soupir :

— Parce que je vous aimais... Adieu ! ...

Et elle sortit, laissant le duc foudroyé et hors d'état de courir après elle et de la retenir.

L'adroite veuve descendit rapidement l'escalier de l'hôtel, passa comme une ombre devant la loge du suisse et se trouva sur la place Beauvau, et par suite dans le faubourg Saint-Honoré, en moins de cinq minutes.

Une autre que madame Malassis se serait contentée de prendre le duc au mot ; mais elle, elle savait son monde sur le bout du doigt, et n'était pas femme à jouer un rôle à demi. Il y avait environ deux ans que le duc soupirait à ses genoux ; il y avait un an qu'il avait parlé de l'épouser, mais faiblement d'abord et luttant contre force préjugés et force scrupules ; puis d'une façon moins évasive, à mesure que les liens dont la veuve l'enveloppait peu à peu se resserraient et se multipliaient.

Une seule considération arrêtait encore M. de Château-Mailly : l'obligation de la mésalliance...

Madame Malassis avait donc voulu frapper un grand coup, et la scène qui venait d'avoir lieu et que nous avons rapportée en était une preuve.

De la place Beauvau à la rue de la Pépinière, la distance était assez courte pour que la veuve se hasardât à la parcourir à pied, car, à trois heures du matin, dans le faubourg Saint-Honoré, on ne rencontre que fort rarement des voitures de place.

— Dans trois semaines, se dit-elle en s'éloignant d'un pas rapide, dans trois semaines je serai duchesse de Château-Mailly.

Si je ne m'étais pas évanouie, il était capable d'ajourner à trois mois ; si j'étais restée chez lui tout à l'heure j'étais perdue !

Et madame Malassis ajouta, avec un de ces sourires où l'âme d'une femme se révèle tout entière :

— Le duc a une clef du jardin. Dans une heure il sera chez moi.

La maison No. 40 de la rue de la Pépinière, qu'habitait madame Malassis, se composait d'un grand corps de logis donnant sur la rue, une véritable maison à locataires en un mot, et d'un pavillon situé au fond du jardin.

C'était ce pavillon que la veuve avait choisi pour demeure et où elle vivait avec trois domestiques, une cuisinière, une femme de chambre, un intendant, sorte de maître-jacques qu'elle avait depuis le matin seulement.

Ce dernier et la femme de chambre attendaient la veuve.

Bien qu'elle fût venue à pied, comme il faisait une belle nuit d'hiver bien sèche, on aurait pu croire que madame Malassis était rentrée en voiture.

Or, elle arrivait à trois heures du matin, en robe de bal, comme elle était partie. En route, elle avait fait disparaître toute trace de cette émotion passagère, pour ne pas dire simulée, dont le vieux duc avait été la dupe. Par conséquent ses gens ne pouvaient soupçonner aucunement qu'elle venait d'un tout autre lieu que de l'hôtel Van Hop.

Le pavillon occupé par madame Malassis était grand, spacieux, confortablement meublé, et se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Il avait deux portes :

L'une par laquelle on entrait habituellement, qui ouvrait sur un vestibule de marbre gris et noir et faisait face à la maison ;

L'autre, située au bas de l'escalier, donnait sur le jardin, et était masquée à demi par une charmille qui se prolongeait jusqu'au mur et aboutissait à une autre petite porte percée sur la rue Laborde, fort déserte en cet endroit non seulement la nuit, mais à toute heure du jour.

Cette porte était l'entrée particulière de madame Malassis, qui, cependant, ne s'en servait jamais en apparence du moins. Cependant, cette porte avait deux clefs,

L'une de ces clefs était en possession de la veuve.

L'autre appartenait à M. le duc de Château-Mailly.

Cette clef ouvrait non seulement la porte de jardin, mais encore celle du pavillon.

Or, très souvent, le soir, vers minuit, quand ce tranquille quartier de la rue Pépinière et des environs devenait désert, deux hommes se glissaient sans bruit dans la rue de Laborde.

L'un introduisait une clef dans la serrure, ouvrait la petite porte du jardin; l'autre demeurait dans la rue à faire le guet.

Le premier se dirigeait, en suivant la charmille, vers le pavillon, pénétrait à l'intérieur et montait d'un pas juvénile l'escalier qui conduisait au premier étage, c'est-à-dire à l'appartement de madame Malassis.

Presque toujours il en ressortait au bout d'une heure, et retrouvait son compagnon dans la rue.

Ce compagnon, c'était le valet de chambre de M. le duc de Château-Mailly, le même qui s'était fait chasser de la veille au matin, et avait, par mégarde, emporté la clef du jardin.

Madame Malassis trouva en rentrant chez elle son nouveau domestique conversant paisiblement avec sa camériste.

Or, ce maître-jacques n'est autre que l'homme à visage étrange et dur, à statue athlétique, à épaules carrées, dont le regard semblait trahir les passions brutales, et que nous avons vu à la réunion de Valets-de-Cœur, présidée par Rocambole.

Comment cet homme à physionomie repoussante était-il parvenu à madame Malassis? Grâce à une simple lettre de recommandation procurée par Rocambole et signée de l'un des noms les plus retentissants du faubourg Saint-Germain.

La marquise de... recommandait enaudent le sieur Aventure, qui était demeuré dix ans chez elle comme cocher, et n'en sortait que parce qu'il était atteint d'un commencement d'ophtalmie qui ne lui permettait plus de conduire sûrement une voiture.

La prétendue marquise attribuait le visage peu avenant de son protégé à une maladie horrible dont il avait été victime pendant sa jeunesse, et qui avait laissé la physionomie d'un bandit au plus honnête homme du monde.

Outre que cette lettre était très chaude, madame Malassis avait été touchée par la modicité des prétentions de maître Aventure, qui ne demandait que six cents francs de gages, la nourriture et le logement.

Donc, elle avait pris Aventure, qui était entré en fonctions le matin même.

D'ailleurs, et en dépit de sa laideur, le gros homme avait bien meilleure façon dans sa livrée bleue à retroussis écarlate que, deux jours auparavant, avec son habit noir, son gilet blanc et ses breloques en chrysothèse.

La veuve le congédia en lui disant qu'il pouvait aller se reposer, et elle entra dans sa chambre à coucher où l'attendait un grand feu.

— Vite! dit-elle à sa camériste en se jetant dans un grand fauteuil et se débarrassant de sa sortie de bal, cherche-moi une malle, des cartons, place tout cela au milieu de la chambre et entasses-y quelques chiffons à la hâte.

— Madame va faire un voyage? demanda la femme de chambre étonnée de cet ordre.

— Non, mais je feins de partir.

La soubrette était rouée, elle regarda sa maîtresse d'un air fin.

— Madame attend M. le duc? demanda-t-elle.

— Oui, répondit la veuve. Maintenant, c'est lui qui veut m'épouser.

— Et madame ne veut plus?

— Justement.

— Alors, dit tranquillement la soubrette, je vais faire mon paquet, car je crois que je coucherai un de ces soirs à l'hôtel de Château-Mailly.

— C'est probable, murmura madame Malassis, qui, on le voit, avait fait sa confidente de sa femme de chambre, justifiant

ainsi ce proverbe que "la vertu est de toutes les classes, comme le vice; que la femme du meilleur monde peut faillir, mais que celle qui se confie à une servante est toujours une femme commune."

La soubrette exécuta les ordres de sa maîtresse et entassa à la hâte quelques vêtements dans une malle, quelques dentelles dans un carton, et rangea deux chapeaux dans leur boîte.

Et la veuve, qui n'avait pas de secrets pour sa camériste, lui raconta de point en point ce qui s'était passé entre elle et le duc, depuis leur départ de l'hôtel Van-Hop.

La camériste, pour répondre à l'honneur d'une semblable confiance, écouta gravement sa maîtresse jusqu'au bout, et finit par émettre cet avis:

— Je ne me permettrai point de donner un conseil à madame; mais si madame voulait me permettre une simple observation, j'oserais lui dire qu'il faut que madame ait tout à fait l'air de partir.

— C'est mon intention, ma fille.

— A la place en madame, j'écrirais à M. le duc une belle lettre d'adieu.

— Tions! fit madame Malassis, c'est une idée.

— Et j'aurais l'air de la terminer et de vouloir la cacher, lorsque M. le duc arrivera.

— Tu es une fille d'esprit... Va-t'en.

— Madame est trop bonne, répondit la femme de chambre en s'en allant.

Demeurée seule, madame Malassis se mit en devoir de suivre le conseil de sa servante, et, s'asseyant devant un joli pupitre en bois de rose qui supportait tout ce qu'il faut pour écrire, elle prit la plume et commença à tracer quelques lignes.

Mais en ce moment elle tressaillit et prêta l'oreille.

La nuit était silencieuse et l'on entendait les moindres bruits qui résonnaient dans l'espace.

Or, le grincement d'une clef dans une serrure, puis celui des gonds d'une porte étaient venus frapper l'oreille de la veuve.

— Le voici! pensa-t-elle.

En effet, des pas criaient sur le sable de la charmille; puis madame Malassis entendit ouvrir une seconde porte, puis des pas résonnèrent dans l'escalier.

Et madame Malassis continua à écrire.

On frappa deux coups à la porte de la chambre.

— Entrez! dit la veuve.

Elle ne tourna point la tête, elle laissa son regard attaché sur le papier que la plume noircissait.

La porte s'ouvrit, un homme entra et s'arrêta sur le seuil.

Alors, persuadée qu'elle allait voir le visage pâle et bouleversé du vieux duc, la veuve repoussa sa lettre sous un carton et releva lentement la tête.

Mais soudain elle poussa un cri, se leva précipitamment, et recula...

L'homme qui pénétrait chez elle muni d'une clef, cet homme qui franchissait le seuil de sa chambre à coucher à quatre heures du matin, ce n'était point le duc de Château-Mailly.

C'était un inconnu!

XII

Fernand Rocher et le major Carden, son témoin, étaient sortis du bal.

Le faux vicomte et sir Williams les attendaient sur la première marche du perron. Alors Rocambole salua de nouveau son adversaire:

— Veuillez me permettre, monsieur, lui dit-il, une simple proposition. J'ai mon appartement dans le quartier, et dans mon appartement des épées de combat ordinaire. Avez-vous quelque répugnance à vous en servir? dans ce cas-là, nous ferons lever Davisme ou Lepage.

— C'est inutile, répondit Fernand, nous nous battons avec vos épées.

— Bien, ensuite, je trouve le Bois un peu loin,



Rocambole sous le nom de M. le Vicomte de Cambolh.

— Allons où vous voudrez.

— Il y a à quelques pas d'ici un endroit tout à fait désert, entre la rue Courcelles et la rue de Laborde, une sorte de terrain vague où nous serons à merveille.

— Soit, dit Fernand.

— Ensuite, monsieur, j'ai là mon phaéton, et comme il est, je crois, parfaitement inutile de mettre des valets dans notre confidence, je vais envoyer mon groom et je serai, si vous le voulez bien, votre cocher jusqu'au lieu du combat.

Fernand s'inclina.

Rocambole ordonna à son groom d'avancer et de ranger son léger équipage au bas du perron.

Puis, tandis que le groom, sautant à bas de son siège, prenait la bride du cheval, le lion invita le major et Fernand à

monter derrière, pendant que sir Williams s'asseyait auprès de lui sur le siège de devant.

Alors M. le vicomte de Cambolh rendit la main à son cheval et franchit la grille extérieure de l'hôtel.

Cinq minutes après, arrivait au faubourg Saint-Honoré, s'arrêtait à sa porte et passait les rênes à sir Arthur Collins.

— Messieurs, dit-il en sautant à bas de son siège, je vous demande dix secondes.

Et Rocambole monta chez lui, y prit deux paires d'épées de combat et redescendit.

— Je suis à vos ordres, dit-il.

L'attelage repartit et ne s'arrêta plus qu'à l'entrée de ces terrains vagues connus sous le nom de plaine Monceau.

Là, les quatre voyageurs mirent pied à terre.

Trois heures et demie sonnaient, dans le lointain, à Saint-Philippe-du-Roule.

La nuit était claire, la lune brillait au ciel ; il faisait un froid sec et vif.

— Nous allons nous battre aussi commodément qu'en plein jour, dit Rocambole à Fernand. Seulement dépêchons-nous, monsieur, car il fait un froid de loup.

Le major Carden et le faux Anglais s'étaient emparés des épées et les mesuraient gravement.

Les conditions secrètes du vicomte Andrea et de Rocambole était que le premier, l'âme, la tête, la pensée incarnée de l'association, demeurerait toujours inconnu.

Or, si le major Carden avait été prévenu par Rocambole que Fernand, provoqué par lui, réclamerait son aide, et que pour provoquer sa demande, il se placerait sur son chemin, il ignorait cependant la cause et le but de ce duel, car Rocambole avait jugé inutile de lui donner la moindre explication ; il ne savait pas davantage ce que pouvait être sir Arthur Collins.

Aussi sir Arthur jouait-il en conscience avec lui son rôle d'Anglais, s'exprimant en un français de fantaisie dont les intonations semblaient intraduisibles pour tout autre gosier qu'un gosier d'outre-Manche.

Le chef des Valets-de-Cœur était donc tout au plus, aux yeux du major Carden, un vulgaire affilié de cette grande association dont il faisait partie lui-même.

Sir Arthur mit même une conscience telle à mesurer les épées, à discuter les conditions du combat, et s'indigna si bien contre l'usage du duel, rappelant qu'il n'existait point en Angleterre, que le major se demanda si, au lieu d'être dans le secret de la comédie sanglante qui allait se jouer, sir Arthur n'était point un Anglais de bonne foi, un convive naïf du marquis Van-Hop, à qui Rocambole avait demandé de lui servir de témoin.

Cependant le faux insulaire eut le temps de s'approcher de Rocambole, qui venait de mettre habit bas, et de lui dire à l'oreille :

— Souviens-toi bien du coup que je t'ai montré, au moins...

— Je le sais par cœur...

— Et pas de bêtises, surtout... ne va pas le tuer.

— Soyez tranquille.

— Monsieur, dit Fernand en s'approchant et prenant son épée des mains de sir Arthur, je suis de votre avis, il fait froid, dépêchons-nous.

Les deux adversaires se placèrent en face l'un de l'autre, sir Arthur mit les épées bout à bout, et prenant son accent le plus guttural :

— Aoh ! dit-il, allez, messieurs !

Fernand était irrité de l'impertinence constante de son adversaire, plus encore peut-être que de l'insulte qui avait été le premier motif du combat.

Aussi n'apportait-il sur le terrain que tout juste assez de sang-froid pour ne point oublier toutes les lois de l'escrime.

Rocambole, au contraire, était aussi calme qu'un chirurgien qui s'apprête à faire une opération, et il sifflait un air de la *Norma* en engageant le fer.

Fernand avait reçu l'éducation du jeune homme dont l'entrée dans la vie a eu lieu sous les auspices de la pauvreté ; il avait négligé la salle d'armes pour la salle d'études, le mandé pour l'école de droit. La grande fortune que lui avait apportée son mariage l'avait trouvé écuyer novice et tireur médiocre.

A la façon dont il se mit en garde, on eût pu dire de lui qu'il tenait son épée bien plus avec le cœur qu'avec la main.

Rocambole avait mis au service d'une étude patiente une adresse native et une agilité sans égale.

Le fils adoptif de la veuve Fipart, en changeant de pelure, qu'on nous passe le mot, le vaurien devenu lion n'avait rien perdu de ses qualités de jeunesse.

Il possédait toujours ce merveilleux sang-froid qu'il avait déployé le jour où Léon Rolland le tenait sous son genou et lui appuya un couteau sur la poitrine pour le faire parler.

Il était toujours souple, adroit, possédait les mêmes nerfs d'acier, et n'avait point oublié, en apprenant l'escrime, l'art de la savate, qui est la véritable escrime du gamin de Paris.

Rocambole apportait donc sur le terrain son agilité de chat-tigre, une aux savantes leçons du vicomte Andrea, et servit par sa merveilleuse présence d'esprit. Dès sa première passe, il sut à quoi s'en tenir sur la force de son adversaire, et il n'eût, en réalité, tenu qu'à lui de tuer Fernand à la seconde riposte.

Mais ce n'était là ni ce que voulait sir Williams, ni ce qu'il avait résolu lui-même.

Rocambole avait dit le mot ; il voulait pratiquer une opération chirurgicale, et il savait qu'un pouce de fer dans l'épaule ne tue pas, mais procure un évanouissement subit et blesse assez grièvement pour forcer un homme à garder le lit pendant plusieurs jours.

Fernand, qui avait achevé de perdre sa dernière parcelle de sang-froid en mettant l'épée à la main, s'était précipité sur son adversaire avec impétuosité, moins soucieux de défendre sa propre vie que de tuer Rocambole.

Rocambole, au contraire, semblait être dans une salle d'armes et prendre un plaisir extrême à ce jeu cruel sans danger pour lui.

Les deux témoins placés à distance demeuraient impassibles : le major, en homme habitué de tels spectacles ; le baronnet sir Williams, en amateur passionné, en véritable *excentrique* enthousiasmé de toutes sortes de lutes, depuis le combat de coqs jusqu'à la boxe anglaise.

Pendant quelques secondes, l'impétuosité pleine de fureur avec laquelle Fernand chercha vainement le chemin de la poitrine du faux gentleman suédois ne permit point à celui-ci d'essayer le coup mystérieux qu'il tenait de la science de son maître. Rocambole se contenta de parer et de rompre, lassant ainsi peu à peu son adversaire, attendant le moment propice.

A mesure qu'il reconnaissait la supériorité du jeu de Rocambole, Fernand, au contraire, achevait d'oublier le jeu d'escrime qu'il savait, et bientôt son bras commença à mollir, son attaque fut moins vive, sa riposte plus lente ; il n'avança plus avec la même vigueur.

O'était l'instant qu'attendait Rocambole, et tout à coup, rompant avec vivacité, il leva verticalement son arme.

Celle de Fernand ne froissant plus le fer, n'ayant plus ce qu'on nomme le sentiment de l'épée, tâtonna une seconde dans le vide et s'abaissa...

Fernand, frappé d'une irrésolution subite, venait de se découvrir...

Alors, rapide comme la foudre, l'épée de Rocambole siffla comme un reptile, s'allongea par un coup droit, et sa pointe disparut dans l'épaule de Fernand, qui tomba presque sur-le-champ.

— Enfin ! murmura sir Williams, pourvu toutefois qu'il ne l'ait point tué... C'est mieux que sa vie qu'il me faut.

XIII

Le major Carden avait vu tomber Fernand Rocher.

Comme il n'était point dans le secret de sir Arthur Collins ou plutôt du baronnet sir Williams ; comme Rocambole ne lui avait fait aucune confidence, il s'imagina que son *filicel* était mort ou grièvement blessé.

Il voulut donc s'approcher et se pencher sur Fernand.

Mais Rocambole fit un pas vers lui :

— Mon cher major, lui dit-il, faites-moi donc une grâce...

Le major le regarda.

— Enveloppez-vous dans votre manteau, poursuivit Rocambole, et retournez au bal... ou bien rentrez chez vous, vos services nous sont inutiles.

Le major s'inclina.

Il savait, du moins il avait deviné que Ferdinand était condamné par l'association des Valets-de-Cœur, et il s'était attendu à ce dénoûment.

Il boutonna son pardessus, alluma tranquillement son cigare aux lanternes du phaéton, et s'en alla.

Rocamboles et sir Arthur Collins demeurèrent penchés sur Fernand.

Fernand était évanoui.

Le sang coulait avec abondance de la blessure, qui était peu profonde, mais assez large, comme toutes celles qui proviennent d'une épée triangulaire.

— Ah çà ! dit sir Arthur, es-tu sûr de ne pas l'avoir tué ?

— Certainement.

Le baronnet alla prendre une lanterne, et s'en servit pour examiner attentivement la plaie.

— As-tu la petite boîte que je t'ai envoyée ce matin ?

— Oui, elle est dans le coffre du phaéton.

Rocamboles courut au phaéton et revint avec une petite caisse dans laquelle se trouvait du linge, de la charpie et une trousse.

Alors sir Arthur Collins, avec un flegme merveilleux et l'habileté d'un praticien, pansa la blessure et y posa un premier appareil.

— Maintenant, dit-il, il faut transporter notre homme avec précaution pour éviter tout épanchement interne. Il pourrait mourir en route.

Sir Arthur et son compagnon prirent le blessé à bras-le-corps, l'enlevèrent doucement de terre, et le portèrent dans la voiture, l'étendant sur la banquette de derrière, après lui avoir entassé deux coussins sous la tête afin d'exhausser un peu sa poitrine.

De la plaine Monceau, où avait eu lieu le combat, au lieu où Rocamboles et son chef allaient transporter le blessé, la distance n'était pas très considérable.

Cependant il était nécessaire d'éviter toute secousse et tout cahot, si on voulait prévenir un accident.

Sir Arthur monta dans la voiture, soutenant la tête de Fernand toujours évanoui, et dit à Rocamboles :

— Convertis-toi en valet de pied et conduis ton cheval à la main et au pas.

Et il ajouta en riant :

— Il est nuit, les rues sont désertes et personne ne te verra. Le vicomte de Cambold n'aura point à rougir.

Un quart d'heure après, le convoi nocturne s'arrêtait rue Moncey, devant la grille d'un petit hôtel qui nous est bien connu.

Cet hôtel, construit par le baron d'O..., vendu par Baccarat, acheté au moyen d'un prête-nom par sir Williams, était, depuis le matin habité par Jenny la Turquoise.

Rocamboles sonna, la grille s'ouvrit sans bruit, et des pas crident sur le sable du jardin.

Jenny, en robe de chambre, la tête enveloppée d'un foulard, arrivait un flambeau à la main.

Un homme, le nez surchargé de lunettes bleues, la tête chauve et le ventre proéminent, la suivait. Cet homme, vêtu d'un habit noir, cravaté de blanc, avait la docte apparence d'un avocat et d'un médecin.

Mais, en réalité, Baccarat eût peut-être reconnu en lui ce faux docteur qu'elle avait trouvé à son chevet quatre années auparavant, après l'arrestation de Fernand Rocher, et qui la conduisit dans une maison de fous.

— Ma petite, dit sir Arthur, qui retrouva sur-le-champ son accent britannique, nous t'ammenons le pigeon.

— Ah ! ah ! répondit Turquoise, dont l'œil étincela d'une joie cruelle.

— Tout est-il prêt chez toi ?

Tout.

Sir Arthur fit un signe au faux cocher, qui se hissa sur le marche-pied du phaéton et l'aïda à prendre le blessé.

Fernand fut porté dans l'hôtel et placé sur un lit, au rez-de-chaussée, dans la chambre occupée jadis par Baccarat.

Là, sir Arthur redevint chirurgien.

Aidé de Rocamboles et de la Turquoise, il déshabilla le blessé, et dit, après avoir lavé et ausculté la blessure :

— Il en a pour huit ou dix jours.

Il se tournant vers Rocamboles :

— Sais-tu que si tu eusses pénétré d'un pouce de plus, tu le tuais ?

— Ah ! quel malheur ! murmura naïvement la Turquoise, moi qui veux le croquer.

— Tu le croqueras, ma chérie, dit sir Arthur en caressant de la main le menton velouté comme une pêche de la jolie pervertie.

Turquoise montra ses dents blanches et pointues comme celles d'un rat, en un mutin sourire.

— Sais-tu ton rôle au moins ?

— A merveille, papa !

— Et toi ? dit sir Arthur, se tournant vers le faux docteur.

— Moi, répondit celui-ci, j'ai fait des études consciencieuses depuis un mois, et je suis presque chirurgien. Je soignerai votre blessé comme Esculape lui-même.

Fernand était toujours évanoui.

Turquoise et le faux docteur s'installèrent à son chevet.

— Allons-nous-en, dit sir Arthur à Rocamboles, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et il ajouta, se penchant à l'oreille de Turquoise :

— Tu m'enverras deux bulletins par jour, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

Le baronnet prit Rocamboles par le bras, l'entraîna hors de la chambre à coucher, et ils gagnèrent le jardin, dans lequel ils avaient laissé le phaéton, le cheval attelé à un arbre. Turquoise installée du matin seulement, n'avait point encore composé sa maison, et n'avait qu'une femme de chambre qu'elle avait envoyée se coucher par ordre de sir Arthur.

— Non cher ami, dit alors le baronnet en prenant les rênes des mains de Rocamboles et s'offrant le plaisir de conduire, veux-tu que nous retournions au bal ?

— Mais très volontiers, dit Rocamboles.

Le baronnet tira sa montre,

— Il est quatre heures, dit-il.

— Bah ! on dansera jusqu'à huit.

— Et l'on soupera au petit jour.

Sir Williams, sous les traits de sir Arthur, rentra donc à l'hôtel Van-Hop, où la fête était encore dans toute sa splendeur ; mais personne n'avait remarqué son absence.

Le major n'était pas revenu.

Il était allé souper à la Maison-d'Or, et était rentré paisiblement chez lui.

Sir Arthur se glissa de groupe en groupe jusqu'à une embrasure de croisée, où il s'établit avec Rocamboles.

De ce lieu un peu écarté, les deux complices purent tout voir sans attirer l'attention. Ils remarquèrent d'abord le jeune comte de Château-Mailly dansant avec Hermine.

Puis le vieux duc, son oncle, caquetant auprès de madame Malassis.

Enfin, Chérubin le charmeur, le beau Chérubin, qui était parvenu à obtenir une valse de Madame Van Hop, et la faisait tourner halétante et tout émue.

— Tiens, dit sir Arthur, se penchant à l'oreille de Rocamboles et lui indiquant d'un regard la belle créole, la vois-tu ?

— Oui, elle commence à être charmée.

— Elle me rappelle en ce moment les enfants du roi Charles I^{er}, qui sourient à la hache sous le tranchant de laquelle devait tomber une heure après la tête de leur père.

— Ah !

— Oui. La marquise valsant avec Chérubin joue avec la hache.

- Jolie comparaison, mon oncle.
- Seulement, cette hache est un poignard...
- Très bien !
- Et ce poignard est pour elle.
- Ce sera Ohéruhin qui sera le poignard.

Le baronnet haussa les épaules.

— Non, dit-il, mais c'est lui qui placera l'arme meurtrière dans la main du marquis, cet honnête homme qui aime sa femme.

Et le baronnet eut un sourire à faire frémir satan lui-même !

XIV

Fernand Rocher s'était évanoui en tombant frappé par Rocambo.

Quand il revint à lui, il n'était plus sur le terrain du combat, et les témoins, son adversaire, les épées, tout avait disparu. Fernand se trouvait couché au fond d'une alcôve où régnait le demi-jour mystérieux d'une lampe placée sur la cheminée voisine.

Cette lampe éclairait confusément les objets environnants, sur lesquels le blessé promena un regard étonné.

Il lui sembla qu'il se trouvait dans une chambre à coucher assez spacieuse, luxueusement décorée et meublée, et dont l'aspect lui était complètement inconnu.

La lampe projetait une clarté mate et douteuse sur les tentures, les meubles, les rideaux, et, à l'aide de cette clarté, l'œil étonné de Fernand en passa une sorte d'inventaire.

Il aperçut d'abord quelques-uns de ces meubles que l'art et la fantaisie réunis font si élégants : dressoirs en bois doré, jardinières de laque, bahuts de Boule, sièges moelleux couverts d'une étoffe de soie d'un gris tendre, tapis à grandes rosaces, dont les couleurs sombres s'harmonisaient avec les tentures des murs, des portes et des croisées.

C'était une chambre à coucher de petite-maitresse, une chambre comme aurait pu en avoir une, dès le lendemain de ses noces, une duchesse de vingt ans ; car tout était sobre et élégant à la fois, et rien dans cette pièce n'annonçait la femme de situation équivoque. Tout au plus, peut-être, aurait-on pu supposer que la fée de ce logis était, le soir, reine ou simple soubrette de l'autre côté du rideau de la Comédie-Française, tant il y avait de bon goût, de luxe délicat et artistique dans ce joli nid.

Fernand eut beau rassembler ses plus lointains souvenirs, il ne se rappela point avoir jamais franchi le seuil de cette demeure. Et pourtant il s'y trouvait couché, seul, au milieu d'un profond silence.

Un mouvement qu'il fit lui arracha un cri de douleur.

Cette douleur fut pour lui un trait de lumière.

Il se souvint du combat, de son adversaire, des témoins, de l'étrange sensation de froid que lui avait fait éprouver la pointe de l'épée ennemi en pénétrant dans son épaule, et il devina qu'on l'avait transporté quelque part à la hâte.

Quelques gouttes de sang qui jaspaient l'oreiller, et l'appareil qu'il sentit posé sur sa blessure achevaient de rappeler ses souvenirs.

En même temps, le cri qu'il avait poussé donna sans doute l'éveil aux personnes de la maison dans laquelle il se trouvait, car une portière s'écarta près du lit, et un homme vêtu de noir et cravaté de blanc, chauve et un peu obèse, un homme qui portait des besicles et avait une physionomie doctement sérieuse, s'approcha sur la pointe du pied.

Puis, sans dire un mot, le grave personnage s'empara de la main que le blessé laissait pendre hors du lit, et lui tâta le pouls.

— Vous avez une fièvre assez intense, monsieur, lui dit-il, c'est bon signe... Souffrez-vous ?

— Pas précisément, répondit Fernand, qui comprit qu'il avait affaire à un médecin ; seulement, j'ai fait un mouvement assez brusque.

Le docteur découvrit l'épaule du blessé et replaça soigneusement l'appareil, qui était un peu dérangé.

— Il faut vous tenir tranquille, monsieur, dit-il ; le repos est absolument nécessaire.

— Suis-je donc dangereusement blessé, monsieur ? demanda Fernand.

— Dangereusement, non, répondit le docteur, mais assez grièvement, monsieur, pour que je crois devoir vous garder au lit au moins huit jours. Heureusement, nous sommes en hiver, ce qui est toujours préférable à l'été pour les blessures.

— Monsieur, reprit Fernand, me permettez-vous une question ?

Le docteur fit un signe affirmatif.

— Pourriez-vous me dire si je me trouve dans une maison de santé ?

— Nullement, monsieur.

— Alors, je suis peut-être chez mon témoin... ou chez mon adversaire ?

— Monsieur, dit naïvement le médecin, je ne puis guère vous renseigner à cet égard. J'ai été appelé auprès de vous, il y a environ deux heures ; vous étiez tout vêtu sur ce lit, et le sang coulait assez abondamment de votre blessure... Une femme, une jeune dame d'environ vingt ans...

— Ma femme ! exclama Fernand.

— Je ne sais pas ; elle est petite, blonde, fort jolie...

— Ce n'est point Hermine, murmura le blessé, surpris. Chez qui suis-je donc ?

— Je n'en sais absolument rien. J'ai vu cette jeune dame essuyer le sang à mesure qu'il coulait. Elle était assistée de sa femme de chambre.

— Mais, insista Fernand, au comble de la surprise, il n'y avait aucun homme ici ?

— Aucun.

— Et vous ne savez pas le nom de la dame chez qui...

— On l'a appelée devant moi madame seulement, voilà tout ce que je puis vous dire.

— Quel étrange mystère ! pensa le blessé.

Comme il faisait cette réflexion mentale, la portière, que le docteur avait laissé retomber derrière lui, se souleva de nouveau, et Fernand entendit un pas léger glisser sur le tapis ; une femme entra sur la pointe du pied. Cette femme produisit une vive impression sur le blessé.

Le mystère qui semblait environner son étrange aventure d'abord, puis cette prédisposition morne où il se trouvait par suite des émotions qu'il avait éprouvées quelques heures auparavant, enfin la merveilleuse beauté de l'inconnue, contribuèrent puissamment à cette impression.

C'était une charmante et mignonne créature, blonde comme les madones de Raphaël, avec des yeux d'un bleu foncé comme l'azur de la mer, une taille ondulante et flexible et de petites mains qui semblaient plutôt appartenir à un enfant qu'à une femme.

Une robe de chambre de velours noir et à retroussis bien faisait valoir la merveilleuse blancheur de ses bras nus et de son cou ; un vague sourire un peu triste, comme on n'en voit qu'aux femmes qui déjà ont entr'ouvert le livre de la vie à la page de ses amertumes, offleurait ses lèvres.

Elle s'approcha, l'œil inquiet, regarda Fernand et le salua de la main.

— Comment vous trouvez-vous, monsieur ? lui demanda-t-elle.

Sa voix était douce, mélodieusement timbrée, et acheva de séduire le blessé.

Et, comme il entr'ouvrait la bouche pour remercier, et peut-être pour demander à la belle inconnue par quel étrange concours de circonstances il se trouvait chez elle, elle posa son doigt rose sur ses lèvres.

— Chut ! monsieur, dit-elle tout haut. Le docteur prétend que vous devez parler le moins possible.

En même temps, elle se dirigea vers un guéridon voisin sur lequel il y avait une tasse remplie de tisane qu'elle prit dans ses mains.

Et comme, alors, le médecin ne la pouvait voir, elle plaça de nouveau son index sur sa bouche, et cette fois, le blessé comprit qu'elle désirait ne pas être questionnée devant un tiers.

Puis elle revint près du lit et présenta sa potion à Fernand, qui ne cessait d'admirer sa frêle et rayonnante beauté.

— Madame, dit alors le médecin, mes soins sont inutiles pour le moment. La blessure va bien, la fièvre n'a qu'une intensité peu alarmante, je reviendrai dans quelques heures changer l'appareil.

Elle le congédia d'un geste de reine, prit un flambeau pour l'éclairer et sortit avec lui.

Fernand était au comble de la stupeur.

Où était-il ?

Pourquoi sa femme n'avait-elle point été prévenue ?

Il appela.

La femme inconnue revint.

— Madame, lui dit Fernand, bien que vous m'avez imposé silence, bien que vous prétendiez que ma présence ici doit être pour moi-même un mystère, vous ne me refuserez pas une grâce ?

— Parlez, dit-elle en souriant.

— J'ai une femme, madame, une femme que j'aime... et qui doit être vivement alarmée de mon absence...

— Votre femme est prévenue.

Et la blonde inconnue lui jeta un de ces regards et un de ces sourires qui font naître le trouble au fond du cœur le plus pur.

Puis, elle ajouta :

— Supposez que vous êtes dans le palais d'une fée, d'une fée qui vous a sauvé la vie, et ne demande, en échange de sa bonne action, qu'une chose...

— Oh ! dites, madame, fit-il avec l'accent de la gratitude.

— Une chose bien simple...

Et elle le regarda, souriant toujours.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Le silence ! dit-elle.

Et elle disparut.

Fernand se retrouva seul, en proie à un étonnement mêlé d'une sorte d'admiration pour la beauté de cette femme.

Pendant quelques minutes, il espéra la voir reparaitre, et il éprouva même comme une impatience inexplicable, une sorte d'anxiété dont il lui eût été difficile de se rendre compte. Mais les minutes passèrent, puis une heure s'écoula, et la blonde créature ne vint pas.

Fernand entra dans cette phase fébrile qui suit presque toujours l'évanouissement causé par une blessure.

En effet, grave ou légère, une blessure ne produit pas toujours l'évanouissement ; mais qu'elle obtienne ou non ce résultat, elle est toujours suivie d'un accès de fièvre qui occasionne généralement, quoique à divers degrés, une sorte de délire mental.

Bientôt de bizarres hallucinations s'emparèrent de son esprit, et il perdit absolument conscience de sa situation réelle.

Plusieurs heures s'écoulèrent pour lui dans cet état, et la lampe, qui projetait une clarté douteuse dans la chambre, finit par s'éteindre.

Dans l'obscurité, les hallucinations devinrent plus intenses et plus bizarres encore, et la jeune femme blonde y joua le plus grand rôle.

Chose étrange ! Fernand songeait à la fois à sa femme et à l'inconnue, les confondant parfois toutes deux en une seule créature ; puis il finit par s'imaginer qu'il était mort, qu'il avait été tué, et que le lieu où il se trouvait était déjà l'antichambre d'un autre monde et d'une autre vie.

D'hallucinations en hallucinations, le blessé finit par s'endormir.

Lorsqu'il se reveilla, un rayon de jour filtrait à travers lamoire des rideaux et s'ébattait sur le tapis.

Le sommeil avait un peu calmé la fièvre, et la présence d'esprit du blessé lui était revenue.

En même temps, ses souvenirs s'assemblaient un à un, et il pouvait enfin analyser dans tous leurs détails les événements de la veille, c'est-à-dire la provocation inouïe dont il avait été la victime au bal du marquis Van-Hop et ses suites, jusqu'au moment où il était tombé atteint par l'épée de son adversaire.

Là, il y avait forcément pour lui une femme. Qu'étaient devenus son adversaire et les témoins ?

Où l'avait-on transporté ?

Pourquoi sa femme n'était-elle pas près de lui ?

Et quelle était cette ravissante créature qui s'était instituée sa garde-malade ?

O'était là tout autant de questions qu'il lui était impossible de résoudre.

Mais, en dépit de tout, Fernand songeait à sa femme qu'il avait laissée au bal, qui, sans doute, serait rentrée chez elle croyant l'y trouver, et aurait passé la nuit dans une vive inquiétude.

Pourtant il n'osa point appeler, et se résigna à attendre que quelqu'un parût. En effet, peu d'instant après, la porte par où il avait vu disparaître la frêle et blonde inconnue se rouvrit.

Et Fernand sentit une émotion étrange le gagner et faire battre son cœur, et l'image de cette belle et chaste Hermine, qu'il n'avait cessé d'aimer une seconde depuis quatre années que durait son bonheur, eut une lutte à soutenir avec cette autre image de femme que le mystère semblait envelopper.

Sur le seuil de la porte qui venait de s'ouvrir, Fernand apercevait la belle inconnue. Elle vint à lui moitié triste et moitié souriante, et lui dit :

— Le docteur va venir bientôt vous panser.

Comment vous sentez-vous ? Souffrez-vous beaucoup ? Avez-vous dormi un peu ?

Elle lui faisait toutes ces questions de sa voix charmante et douce comme une mélodie, et il semblait qu'une affection mystérieuse et puissante dictait chacune de ses paroles.

— Je vais mieux, répondit-il, mais...

— Eh bien ? fit-elle.

— Ma femme... murmura Fernand.

— Chut ! votre femme est prévenue, votre femme est tranquille... que cela vous suffise.

Fernand se sentait en proie à une émotion violente et inexplicable.

Pourtant il ignorait jusqu'au nom de cette femme, et c'était Hermine qu'il aimait.

Elle voulut prendre sa main dans la sienne, pour s'assurer qu'il n'avait pas la fièvre ; mais Fernand s'empara de cette main et y mit un respectueux baiser, — le baiser d'un homme reconnaissant.

Elle la retira et rougit un peu.

— Que faites-vous, monsieur ? lui dit-elle.

— Madame, balbutia-t-il je vous remercie, et tâche de vous témoigner ma gratitude.

— Vous ne m'en devez aucune, répondit-elle simplement.

— Pourtant ?... fit-il d'un ton interrogateur.

— Je vous devine, dit-elle : vous voudriez savoir où vous êtes, comment vous y êtes et qui je suis ?

— En effet...

— Et bien, répondit-elle, c'est impossible !

— Impossible ?

— Oui ; il est impossible de vous dire non seulement qui je suis, mais encore où vous êtes... Cependant...

— Ah ! fit le blessé avec anxiété.

— Je puis vous apprendre, reprit-elle, que vous vous trouvez à Paris, et qu'on vous a transportés chez moi au moment où vous veniez d'être blessé.

Et, laissant glisser un sourire sur ses lèvres roses, elle ajouta :

— Le resto est un mystère.

Fernand la contemplait avec une muette admiration.

— Votre blessure n'a rien de grave, reprit-elle, mais il vous est cependant formellement interdit de vous lever, de faire aucun mouvement brusque, et il paraît, m'a dit le docteur, que nous serons obligés de vous condamner à une diète sévère.

Et elle continua à sourire, et ajouta :

— Cependant, avant huit jours, paraît-il, vous pourrez être transporté chez vous... chez... votre femme...

Elle se retira sur ce mot, comme si elle eût craint d'en dire davantage.

Le soir, Fernand fut repris par la fièvre et le délire.

La nuit fut mauvaise, remplie de rêves, d'hallucinations, au milieu desquelles sa femme et la blonde inconnue semblaient se tenir par la main.

Le jour le trouva faible, épuisé, les membres atteints d'un tremblement nerveux et les yeux injectés de sang.

Il lui était impossible de fixer un objet, il n'aurait pu lire ou écrire.

La belle garde-malade entra sur la pointe du pied, s'approcha du lit, et s'assura d'un regard rapide et sûr de la situation du blessé.

— Bonjour, lui dit-elle ; vous êtes mieux, beaucoup mieux, et la crise que je redoutais est passée.

— Vous redoutiez une crise ?

— Oui, et j'ai été contrainte de vous faire un mensonge.

— Ah !... lequel ?

— Je vous ai déjà dit que votre femme était prévenue...

Fernand jeta un cri.

— Et... elle ne l'est pas ?

— Non. On lui a simplement écrit qu'une affaire urgente vous éloignait de Paris pour quelques jours. Je redoutais cette crise... elle est passée... nous pouvons... vous pouvez écrire... madame Rocher sera rassurée.

Fernand était atterré,

— Vous savez mon nom ? dit-il.

— Sans doute. Seriez-vous ici sans cela ?

— C'est vrai, murmura-t-il, touché de la justesse de cette réponse. Mais pourquoi n'avoir point écrit à ma femme ?

— Pour ne point l'alarmer. Maintenant, reprit-elle, permettez-moi de vous le répéter ; bien que vous ayez quelque peine sans doute, à vous servir de votre bras, cependant, je crois que vous pourrez écrire deux lignes, ou, tout au moins, signer celles que j'écrirai.

Et elle courut à un petit pupitre en bois de rose placé sur le bord du lit.

Elle en tira alors une plume, de l'encre, du papier, et lui dit :

— Essayez.

Il prit la plume et essaya de tracer quelques lignes ; mais le mouvement qu'il fit déplaça à moitié l'appareil posé sur sa blessure, et un cri lui échappa.

— J'y vois trouble, dit-il.

— Mon Dieu ! dit la jeune femme, j'ai trop présumé de vos forces... Alors, ce sera moi qui vous servirai de secrétaire.

Et elle s'assit au pied du lit, prit la plume et écrivit :

« Ma chère Hermine, un léger accident qui m'est survenu me force à emprunter, pour vous écrire, le secours d'une main étrangère. Cependant j'aurai la force de signer ma lettre... »

La belle inconnue s'arrêta et regarda Fernand en souriant :

— Ah ! dame dit-elle, il le faudra bien... malgré la douleur.

Elle reprit la plume et poursuivit tout haut :

« Je viens de courir un grand danger ; heureusement je suis sauvé et vous aimez, et avant huit jours je serai auprès de vous. »

« Ne vous alarmez pas, ne vous désolerez pas : songez que, à tout heure et partout, je suis à vous et porte votre image gravée au fond de mon cœur, »

« Votre Fernand qui vous aime ! »

— Il vaut mieux, dit le joli secrétaire de Fernand en s'in-

terrompant, il vaut beaucoup mieux ne pas entrer dans les détails de cette triste affaire.

Mais, en réalité, la blonde garde-malade n'avait point écrit ces deux dernières phrases, comptant sur l'état de faiblesse et de vertige où était Fernand, et persuadée qu'il ne pourrait lire.

Elle avait écrit au contraire :

« Je m'en suis battu pour une vétille ; j'ai été un peu blessé. Heureusement la cause de ce duel a une jolie petite main blanche et veut bien me servir de secrétaire. »

« Adieu, au revoir ; je vous baise les mains. »

C'était un vrai billet à la Lauzun, un poulet du duc de Richelieu à sa femme.

Elle eut l'audace de lui présenter le papier.

— Je ne puis pas lire, dit-il, mais je pourrai signer.

Et il signa, en osant, d'une main tremblante, mais assez lisiblement pour qu'Hermine ne pût douter de l'authenticité de ce acte signaturé.

L'inconnue reprit aussitôt le billet, le plia, le mit sous enveloppe, le cacheta avec le chaton d'une bague qu'elle avait au doigt, et tandis que Fernand admirait naïvement ses mouvements gracieux, ses poses de tête charmantes et les ondulations de sa taille souple et frêle, elle murmura tout bas en mettant l'adresse :

— Voilà une écriture et un cachet que madame Rocher gravera dans sa mémoire...

Elle s'esquiva légère, souriante, et jeta un adieu au blessé du bout de ses jolies doigts.

Elle allait confier le message à un valet et l'envoyer rue d'Isly.

À dix heures, le docteur revint, pensa Fernand, lui permit de prendre quelques aliments, et se retira sans que son malade eût rien appris de lui.

À partir de ce moment, la jeune femme s'installa au chevet de Fernand, ne laissant pénétrer que sa camériste dans la chambre. Pendant toute la journée, elle charma l'ennui du blessé par mille propos spirituels, par mille anecdotes sur le monde des salons, le théâtre et les arts, effleurant tout avec esprit et savoir, et déployant enfin toutes les grâces, toutes les innocentes coquetteries d'une femme du meilleur monde.

Mais chaque fois que Fernand, qui l'écoutait ravi, voulait l'interroger, lui arracher, en un mot, le secret de son nom et de sa situation, elle fronçait à demi ses beaux sourcils, et lui disait :

— Vraiment ! vous êtes ingrat...

Et comme il baissait les yeux tout confus et balbutiait une excuse, elle ajoutait d'une voix grave, un peu triste même, et dont la mélancolie volait au fond de l'âme :

— Croyez, monsieur, que si un mystère vous enveloppe, que s'il m'est aussi impossible de vous dire qui je suis que de vous désigner le lieu où vous êtes, une volonté supérieure à la mienne me contraint à agir...

Et cette réponse faite, le sourire revenait à ses lèvres, et elle détournait la conversation.

Le soir, vers dix heures, elle souhaita une bonne nuit au blessé et disparut.

Fernand rêva d'elle jusqu'au matin ; quand elle revint, il se sentit tout ému et oublia presque sa femme.

Mais elle lui dit avec un demi-sourire moqueur :

— J'ai des nouvelles de madame Rocher ; elle va bien... Elle a été très inquiète la nuit précédente, mais mon billet l'a rassurée... Elle vous attend dans huit jours...

Ces paroles produisirent un effet bizarre sur Fernand ; il se sentit troublé et baissa les yeux.

Pour la première fois de sa vie, Fernand se demanda s'il était possible qu'on n'aimât point éternellement sa femme.

Et, en s'adressant cette question, il regardait l'inconnue, dont la petite main jouait distraitemment avec un gland de sonnette qui pendait au long de la cheminée.

— Mon cher blessé, dit-elle tout à coup en levant la tête, votre garde-malade va vous demander un congé de quelques

heures ; je suis obligé de sortir, mais je vous laisserai en tête à tête avec le docteur. En dépit de son air magistral et pédant, c'est un homme de quelque esprit.

Au moment où elle achevait cette définition de l'homme de science, le docteur entra.

La jeune femme envoya un dernier sourire à Fernand et se retira.

— Vite, dit-elle en passant dans une autre pièce où elle trouva sa femme de chambre, viens m'habiller. Je veux voir comment cela me va, une robe de laine et un bonnet de cent sous...

Alors l'élégante jeune femme, passant dans un cabinet de toilette, y changea rapidement de costume et en ressortit vêtue en humble petite ouvrière des faubourgs : robe noire, petit châle tartan écriqué, bonnet plat dissimulant les boucles luxuriantes de la chevelure, brodequins de prunelle un peu éraillés, gants détricot aux mains et petit panier au bras.

— J'en tiens un ! murmura-t-elle alors en souriant, à l'âtre !

Et elle dit à sa femme de chambre :

— Va me chercher un fiacre.

— On ferait l'aumône à madame, s'écria la soubrette avec une muette admiration pour cette subite métamorphose.

Cinq minutes après, la jeune femme traversait un jardin dépouillé par l'hiver, trouvait à la grille de ce jardin une voiture, y montait et disait au cocher :

— Conduisez-moi place de la Bastille. Vous m'arrêterez au coin du faubourg Saint-Antoine.

Le fiacre partit... Où allait-elle ?

XV

Il est temps de renouer connaissance avec deux personnages du premier épisode de cette histoire.

Nous voulons parler de Cerise et de Léon Rolland.

On s'en souvient, la jolie fleuriste avait épousé l'heureux Léon le jour même où le comte Armand de Kergaz épousait mademoiselle de Balder.

Au moment où l'ouvrier ébéniste sortait de l'église, donnant le bras à sa jeune femme, M. de Kergaz s'était approché de lui.

— Mon ami, lui dit-il, je pars à l'instant même, et dans quelques heures je serai fort loin de Paris.

— Allez, monsieur le comte, répondit Rolland : je comprends que vous vouliez vivre un peu seul avec votre bonheur.

— Mais si je pars, dit le comte, je n'oublie pas que ce bonheur doit vous parler, c'est à vous et à votre belle et vertueuse jeune femme que je le dois, et je tiens à conserver votre bonne amitié pour mon retour.

— Ah ! monsieur le comte, s'écria Cerise, n'est-ce point un trop grand honneur pour nous ?

— Non, dit Armand, tous les nobles cœurs sont frères.

Et remettant une lettre à Léon :

— Pour vous prouver que je vous considère comme mon ami, je vais vous charger d'une mission... une mission importante, et que je crois digne de vous.

— Ah ! parlez, monsieur le comte, parlez, murmura Léon tout ému.

— Mes instructions sont contenues dans cette lettre, dit-il. Adieu... au revoir plutôt !

Et le comte passa, offrit la main à sa jeune femme, la fit monter dans sa chaise de poste qui attendait tout attelée à la porte de l'église, et l'équipage partit au grand trot, emportant, comme avait dit Léon, le bonheur sur ses coussins de soie.

Alors Léon Rolland brisa la volumineuse enveloppe que lui avait remise le comte.

Elle renfermait deux lettres.

L'une, dont la souscription était de la main de Jeanne, était à l'adresse de Cerise.

L'autre, écrite par le comte, était pour Léon Rolland, Léon ouvrit la sienne et lut :

“ Mon ami,

“ Si je me soustrais pour quelques mois à la tâche que je me suis imposée, c'est que j'ai la conviction profonde que je laisse à Paris des cœurs aussi dévoués que le mien à l'œuvre du bien que je poursuis, et que le vôtre est un de ceux qui me secondent énergiquement. Permettez-moi donc, mon ami, de vous charger d'une mission.

“ Il y a à Paris de long mois d'hiver, pendant lesquels le pain est cher et le bois encore plus, où de nombreuses familles vivent de l'insuffisant salaire de leur chef, salaire que souvent le manque d'argent réduit à néant. Vous avez été ouvrier, vous savez les misères, les douleurs et aussi les vertus de vos frères ; vous êtes donc celui que je choisis de préférer pour soulager ces misères, consoler ces douleurs, encourager ces vertus ignorées.

“ Vous étiez ouvrier, je vous fais patron. Allez vous établir au cœur du faubourg Saint-Antoine, ouvrez y un vaste atelier de menuiserie et d'ébénisterie, et occupez deux cents ouvriers. Donnez de préférence du travail à ceux qui seront pères de famille ; pour vos choix, consultez toujours votre cœur.

“ Je joins à ma lettre un bon sur mon banquier de cent mille francs pour vos frais d'installation, et je vous ouvre chez lui un crédit que votre expérience limitera.

“ ARMAND ”

La lettre que Jeanne de Balder écrivait à Cerise était ainsi conçue :

“ Ma chère Cerise.

“ Armand vient d'écrire à Léon sous mes yeux et m'a donné sa lettre à lire.

“ Moi aussi, j'ai une bonne et charitable idée, et puisque Léon est l'exécuteur de celle d'Armand, je veux vous charger de mettre la mienne en pratique.

“ Puisque Léon va ouvrir un vaste atelier pour hommes, pourquoi, ma chère Cerise, n'en dirigeriez-vous pas un destiné à des femmes, à des jeunes orphelines que le manque d'ouvrage, les tentations du luxe, les fascinations du vice pourraient éloigner du droit chemin, et qui n'auraient pas le courage de travailler douze ou quinze heures, comme vous l'avez fait longtemps, pour gagner un mince salaire ? Armand met à ma disposition cinquante mille francs et un crédit chez son banquier. Aussi, je vous laisse, en partant, mes pleins pouvoirs, et vous prie de me garder cette amitié dont vous m'avez déjà donné tant de preuves.

“ JEANNE. ”

Léon et Cerise, après avoir lu ces deux lettres, se regardèrent, et dans ce regard échangé ils se jugèrent d'exécuteurs les volontés de leurs bienfaiteurs.

Six mois après, au milieu du faubourg Saint-Antoine, les deux ateliers, qui occupaient à eux deux une vaste maison, se trouvaient en pleine activité.

Trois ans plus tard, Léon Rolland était un des fabricants du faubourg Saint-Antoine le plus en vogue et qui occupent le plus d'ouvriers, et Cerise se trouvait à la tête de vastes ateliers de confection où les orphelines et les mères chargées de famille trouvaient toujours de l'ouvrage à un prix plus élevé que partout ailleurs.

Or, précisément le jour même où la belle inconnue avait un moment quitté le chevet de Fernand blessé pour courir, déguisée en ouvrière, sur la place de la Bastille, le maître ébéniste était dans son magasin, vers onze heures du matin environ, occupé avec son contremaître et son caissier, dans une petite pièce convertie en bureau.

Un apprenti, qui rendait au patron quelques légers services domestiques, frappa discrètement à la porte, et, sur l'invitation de Léon, pénétra dans le bureau.

— Que veux-tu, Minet ? demanda le maître ouvrier.

— Patron, répondit l'apprenti, à qui ce surnom de Minet avait été donné par ses camarades de l'atelier, précisément à cause de sa jolie figure fûtée et matoise, et de la légèreté avec laquelle il grimpa, aux barreaux des croisées, le long des charpentes, et se laissait couler du haut en bas de l'escalier, à cheval sur la rampe, c'est une jeune fille qui désire vous parler.

Léon crut que sa femme, qui occupait les étages supérieurs de la maison, lui envoyait une de ses ouvrières, et il dit à Minet :

— J'y suis... fais-la entrer.

Alors le patron vit apparaître sur le seuil cette éblouissante et mignonne créature que nous connaissons déjà, et qui était tout aussi séduisante sous les humbles vêtements d'ouvrière qu'elle l'était, quelques heures auparavant aux yeux de Fernand Rocher, sous la robe de chambre de la femme élégante et riche.

Turquoise était, comme Chérubin le charmeur, doué de cette puissance de fascination qui s'exerce par le regard.

Léon éprouva à sa vue une commotion à peu près semblable à celle qu'avait éprouvée Fernand Rocher, et il baissa involontairement les yeux sous ce regard bleu et profond qu'elle lui sa peser sur lui.

Ce rayonnement étrange donnait à ses yeux un pouvoir magnétique assez grand pour jeter à la fois le trouble, et chez un homme oisif, vivant, comme Fernand Rocher, dans un monde opulent et distingué, et chez un pauvre ouvrier, simple de cœur et d'esprit, tel que Léon Rolland.

Léon tressaillit donc involontairement à la vue de la jeune femme, et machinalement il lui indiqua un siège.

— Monsieur... Rolland ? demanda-t-elle de sa voix la plus douce, la plus mélodieusement timbrée.

— C'est moi... mademoiselle...

La jeune femme jeta un regard défiant sur les personnes qui se trouvaient dans le bureau.

Léon crut deviner qu'elle n'osait parler devant elles, et c'est un signe il les congédia.

— Je vous écoute, mademoiselle, dit-il.

Elle baissait les yeux et paraissait toute tremblante.

— Monsieur... dit-elle enfin, vous avez fait travailler, il y a deux ans, un ouvrier du nom de Philippe Garin...

— Oui, mademoiselle... c'est probable du moins... je crois me rappeler ce nom-là, dit Léon, qui consulta ses souvenirs. C'était un homme âgé déjà de cinquante-cinq ans environ.

— Oui, fit-elle d'un signe de tête, levant de nouveau sur lui ce regard qui l'avait fait frissonner tout entier.

— Un ouvrier de la province, reprit Léon qui se souvenait tout à fait de l'homme dont on lui parlait ; il était venu à Paris et n'avait pu y trouver de l'ouvrage. Je l'ai occupé environ six mois.

— Précisément, monsieur.

— Puis il est retourné dans son pays, où il avait une fille.

— C'était moi, monsieur, dit la jeune femme d'une voix émue.

— Vous ! fit Léon surpris.

— Je me nomme Eugénie Garin, répondit-elle avec tristesse.

— Et... votre père ? demanda Léon.

— C'est lui qui m'envoie, monsieur.

— Ah ! je devine ; dit le brave ouvrier ; il craint sans doute que je ne sois fâché contre lui, vu qu'il m'a quitté un peu brusquement. Mais, ajoutez-t-il en souriant, dites-lui que j'ai toujours pour lui du travail... et de l'argent d'avance s'il est gêné.

— Hélas ! murmura la jeune femme, mon père ne travaillera plus, mon cher monsieur...

Elle parut comprimer un gros soupir.

— Il est aveugle, dit-elle.

— Aveugle ! s'écria Léon.

— Depuis six mois, monsieur, répondit-elle en levant sur lui de nouveau son magnifique regard.

— Ah ! je comprends, fit l'ouvrier, et vous avez eu raison, mademoiselle, de songer à moi. Je vous en remercie.

L'inconnue rougit et parut se troubler.

— Vous vous trompez peut-être, monsieur, murmura-t-elle ; nous sommes fiers. C'est du travail que je viens vous demander.

Et comme Léon faisait un geste, elle se hâta d'ajouter :

— Madame Rolland, m'a dit mon père, est une brave et digne femme, qui ne refusera pas de te donner de l'ouvrage...

— Certes, non, dit Léon.

— Malheureusement, reprit-elle en baissant modestement les yeux, je ne pourrai venir travailler à l'atelier et quitter mon père... Non seulement il est aveugle, mais encore il est infirme.

— Qu'à cela ne tienne, dit Léon, Corise vous donnera de l'ouvrage à emporter.

Et le brave garçon se leva et lui dit :

— Ma femme est sortie en ce moment ; elle est allée chez madame la comtesse de Kergaz ; mais elle ne tardera pas à rentrer. Voulez-vous l'attendre ?

— Oui, monsieur, répondit-elle humblement.

Tout en parlant, Léon jetait un coup d'œil sur les vêtements misérables de la jeune femme ; sur cette propreté qui lui semblait essayer en vain de dissimuler la misère, et il éprouvait déjà pour elle un sentiment qu'il croyait n'être que de la compassion, bien que, en réalité, il fût d'une nature impossible à définir.

— Vorez, dit-il, je vais vous conduire là-haut... à l'atelier. Ma femme ne peut tarder à rentrer.

La jeune femme le suivit, toujours humble, toujours modeste, et le visage empreint de tristesse.

— C'est singulier, poursuivit Léon en gravissant l'escalier qui conduisait au premier étage, ce François Garin était un assez triste drôle, à l'atelier, et voici que je suis pris de compassion pour lui.

Et se tournant vers la jeune femme :

— Où demeure votre père ? demanda-t-il.

— A deux pas d'ici, répondit-elle, rue de Charonne, 23.

— Bien, j'irai le voir tout à l'heure. Quand vous êtes venue, j'allais sortir et me rendre précisément dans cette rue, où j'ai un entrepôt de bois.

Et Léon tourna le bouton de la porte d'entrée de son appartement.

Le logement particulier de Léon Rolland se trouvait, comme on le voit, au premier étage, et donnait par une porte sur l'atelier de confectious.

Il se composait de quatre petites pièces : une salle à manger, un petit salon, deux chambres à coucher, dont l'une était occupée par les jeunes époux, l'autre par la mère de Léon.

Tout cela était propre, modeste, et respirait l'aisance honnête que procure le travail.

— Maman, dit Léon à sa mère, Corise est-elle rentrée ?

— Pas encore, répondit la vieille, qui avait conservé son costume de paysanne et ses sabots.

— Tenez, dit Léon, voilà une jeune fille qui va l'attendre ici et que je lui recommande expressément. C'est la fille d'un de mes anciens ouvriers.

Puis, s'adressant à l'inconnue :

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous déjeuner avec nous ? Dans une heure, Corise sera ici.

— Merci, répondit-elle avec tristesse ; et pardonnez-moi, monsieur, si je ne puis accepter... mais... mon père.

Léon, ému jusqu'aux larmes, pensa que peut-être il n'y avait pas de pain chez le pauvre aveugle, et que cette pensée empêchait sa fille d'accepter cette invitation.

— Soit, dit-il, mais attendez Corise et attendez-moi ; j'ai une course de quelques minutes à faire, et je serai bientôt de retour.

Et Léon, laissant sa jeune protégée auprès de sa mère, descendit rapidement dans son bureau, mit son paletot et sortit.

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL

368 RUE ONTARIO
MONTREAL

Circulaires,

Tetes de comptes,

Tetes de lettres,

Cartes d'affaires,

Pamphlets

Calendriers, Etc., Etc.

❖ Ouvrages de Gobelins et de Luxe ❖

À des prix très modérés

Les ordres reçus par téléphone ou par la poste reçoivent la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

368 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE - BELL 3256.